

« Retrouver Babel ? »

Dans une tribune du journal *Le Monde*, Roger Pol-Droit s'interrogeant sur l'état de crise dans lequel nous nous trouvons, écrivait : « Tout se passe comme si nous vivions une série d'impasses juxtaposées, plus ou moins disjointes ». Nous nous débattons avec le dérèglement climatique, la révolution numérique, la montée des populismes, de l'homophobie, de l'antisémitisme, du suprémacisme blanc, de l'oppression des femmes, et la liste ne s'arrête pas là.

Essayer de comprendre ce qui arrive donne le tournis du fait de l'ampleur de ces phénomènes et de leur grande diversité. Notre pensée saute d'un problème à l'autre comme si nous échappait le lien qui les relie.

Une des manières de sortir de cette confusion est de considérer que « le capitalisme universel soumet la culture de chacun à son ordre propre ». C'est une des phrases de l'argument qui nous appelait à nous rencontrer aujourd'hui.

En effet, le capitalisme est devenu un processus de civilisation mondial. Chacun y est soumis, et d'une certaine manière s'y soumet. Rouleau compresseur, ce processus nivelle les différentes cultures, il a-culture en civilisant.

Un des instruments de cette a-culturation est constitué par les « nouvelles technologies ».

Nous les nommons ainsi parce qu'elles sont assez récentes pour que nous, nous gardions le souvenir du moment où elles n'existaient pas. Mais interrogez les jeunes gens – ils ne peuvent imaginer le monde sans elles. Pour eux, elles ne sont pas récentes, elles sont de toujours.

Nous pouvons constater que ce que nous continuerons ici à appeler « nouvelles technologies » modifient le langage, et par contrecoup affaiblissent les langues.

Considérons dans un premier temps le web : créé il y a trente ans, il avait été imaginé comme un outil de partage d'informations pour la communauté scientifique. Pris dans le système capitaliste, il est devenu un des moyens d'aliénation les plus performants qui soient.

L'objet « télévision » était déjà sur cette voie : en 2004, Patrick Le Lay, directeur d'une chaîne de télévision française de très grande audience (TF1) expliquait que les émissions de télé-réalité de sa chaîne avaient pour seul but de « détendre » les téléspectateurs, afin de vendre plus efficacement aux publicitaires du « temps de cerveau » disponible.

Aujourd'hui, par le biais des « GAFA », nous sommes un par un soumis aux lois des algorithmes qui induisent nos comportements, un par un assisté par des machines qui nous gouvernent, afin de produire en nous les réflexes d'achat.

Un nouvel objet est apparu il y a seulement dix ans : le smartphone. Un habitant du monde sur deux en possède un à l'heure actuelle. Extension du corps, nouvel organe ou objet transitionnel ?

« C'est son doudou » me disait une mère en séance, parlant de son fils de 4 ans. Ou encore, au journaliste qui l'interroge et s'étonne, sur une plage, du nombre de personnes allongées avec leur téléphone, une adolescente répond : « si j'allais à la plage sans mon smartphone je ne saurais pas quoi faire. »

Tweet, texto...on ne parle plus, on like... Nous pouvons constater ce que cela produit sur la parole et la langue : un appauvrissement du vocabulaire, une langue utilitaire. Assisterons-nous à une perversion du sens des mots telle que Victor Klemperer l'a définie dans son ouvrage « LTI, la langue du troisième Reich » ?

Au moyen de cette nouvelle extension de notre corps, nous sommes « connectés ». Certes Google nous permet de faire des recherches, de trouver des liens rapidement mais sous prétexte de nous faire gagner du temps (mais pour en faire quoi ?), lorsque nous commençons à taper quelques mots, il prolonge notre phrase automatiquement : « il nous ramène dans le domaine de la langue qu'il exploite, nous invite à emprunter le chemin statistique tracé par les autres internautes. Les technologies du capitalisme linguistique poussent donc à la régularisation de la langue. »¹ Le capitalisme s'est emparé de la langue, « fait des mots une marchandise. » Et cela appauvrit inéluctablement la langue.

La manière dont s'exprime Donald Trump, président des USA, en constitue un magnifique exemple : pauvreté du vocabulaire, insultes, raccourcis idéologiques, phrases déstructurées, incohérences grammaticales et surtout indifférenciation entre langue orale et écrite².

Comme la civilisation capitaliste tend à homogénéiser et simplifier tout sur son passage, le capitalisme impose une seule langue, à contrario des cultures qui, elles, sont polyglottes. Pourrions-nous soutenir avec Marie José Mondzain que le capitalisme met en œuvre une figure du totalitarisme ?³

¹ Cf. l'article très intéressant de Frederic Kaplan, in *Le monde diplomatique*, « *Quand les mots valent de l'or* ».

² Cf. *La langue de Trump* de Bérengère Viennot.

³ Marie José Mondzain, *Confiscation – pour une autre radicalité* ; Les liens qui libèrent ; 2017 ; pages 60-61.

Le capitalisme qui possède la capacité de digérer même ce qui lui est contraire pour en faire source de profit fait aussi feu de tout bois et s'appuie sur la jouissance voyeuriste, sadique, etc. Il manipule les pulsions à des fins marchandes.

Des tour-opérateurs proposent des séjours pour visiter les lieux des catastrophes : « Tchernobyl est devenu une étape desservie par une dizaine de tours opérateurs. En Lituanie, dans le parc Grūtas, ont été rassemblés tous les artefacts de l'ère soviétique : statues de Staline et Lénine, miradors venus des camps de concentration, wagon de train... et on y sert de la soupe nommée « nostalgie ». En Lettonie, la prison de Karosta, qui a reçu jusqu'en 1997 toutes sortes de dissidents, offre aux visiteurs l'occasion de « se mettre dans la peau d'un prisonnier durant une sombre et lugubre nuit », avec couchage à la dure et interrogatoires. »⁴

Faisons l'hypothèse que la civilisation capitaliste ne joue plus sur le registre du désir, mais exploite les pulsions par le moyen des « nouvelles technologies ». Le processus de civilisation décrit par Freud comme la transformation de la pulsion en sublimation est-il encore congruent pour rendre compte de ce qui se produit ? Freud considérerait que notre aptitude à la civilisation reposait sur la capacité de transformation des pulsions⁵, et que le « malaise » dans la civilisation résultait de la tension entre le singulier (pulsion,) et les exigences de la collectivité.

Peut-on encore parler d'un malaise dans la civilisation au sens de Freud ? Et si oui, comment définir le « malaise » quand les pulsions sont exploitées et non plus réprimées ?

D'une certaine manière, désirer c'est se laisser mettre en tension. La mis en tension nécessite du temps, l'instantanéité est la règle aujourd'hui. Les algorithmes nous prennent de vitesse en permanence et nous incitent à « cliquer », nous poussent au passage à l'acte d'achat. Le désir en est comme court-circuité. Il s'agit d'une manipulation des pulsions pour faire consommer ce dont on n'a ni besoin ni désir, ce qu'on n'a même pas encore demandé. Il ne s'agit plus de satisfaire la demande mais de l'anticiper.

« On est dans une logique purement statistique, purement inductive. Il ne reste aux « sujets » plus rien à dire : tout est toujours déjà « pré-dit ». Les données parlent d'elles-mêmes ; elles ne sont plus même censées rien « représenter » car tout est toujours déjà présent, même l'avenir, à l'état latent, dans les données. »⁶

⁴ Le Monde ; *Tourisme de la désolation* ; 11/02/2015.

⁵ S. Freud, *Propos d'actualité sur la guerre et sur la mort* ; page 65

⁶ Antoinette Rouvroy ; *Big data : l'enjeu est moins la donnée personnelle que la disparition de la personne* ; Binaire ; 22/01/2016.

Les individus sont réduits à des mécanismes, toujours davantage contrôlés puisqu'ils fournissent d'eux-mêmes les moyens de ce contrôle, (les données, traces, etc. laissées sur le web ou les réseaux).

Moustapha Safouan dans son livre : « *La civilisation post-œdipienne* » écrit : « la cure par la parole ne peut que s'étioler dans une civilisation du marché, de la demande et non pas du désir. »

Il y a de quoi être pessimiste, nous sommes dans le temps d'une langue unique, d'une homogénéisation des cultures....

Bien sûr des voix se font entendre. Ainsi Marie José Mondzain appelle « à la réappropriation politique des mots qui disent notre puissance de transformation du monde. [...] les mots les plus menacés sont ceux que la langue du marché mondial de la communication verbale et iconique fait peu à peu disparaître après leur avoir fait subir torsion sur torsion afin de les plier à la loi du marché. Peu à peu c'est la capacité d'agir qui est anéantie par ces confiscations mêmes, qui veulent se rendre maîtres de toute énergie du désir. »⁷

Mais comment ne pas douter de la possibilité même d'influer sur le processus en cours lorsque l'on repense au texte de P. Guattari, *Les trois écologies* écrit en 1989. Guattari prévoyait la montée des nationalismes, et établissait un programme de lutte.

Ecoutez ce qu'il écrivait :

« De même que les algues mutantes et monstrueuses envahissent la lagune de Venise, de même les écrans de télévision sont saturés d'une population d'images et d'énoncés dégénérés. Une autre espèce d'algue relevant, cette fois, de l'écologie sociale consiste en cette liberté de prolifération qui est laissée à des hommes comme Donald Trump qui s'empare de quartiers entiers de New York, d'Atlantic city, etc., pour les « rénover » en augmentant les loyers et refouler, par la même occasion, des dizaines de milliers de familles pauvres, dont la plupart sont condamnées à devenir « homeless » l'équivalent ici des poissons morts de l'écologie environnementale ». C'est en 1989.

Aujourd'hui Donald Trump est président des Etats Unis !

L'hypothèse freudienne de l'inconscient sera-t-elle soluble dans le capitalisme ?

Faut-il lutter ?

⁷ Marie José Mondzain ; *opus cité*; pages 209 et 211.

Un certain nombre d'Etats s'emploient à faire disparaître la singularité de la psychanalyse en en rendant la pratique illégale à qui n'est ni médecin ni psychologue ; se soumettre à des rationalisations, des protocoles, des évaluations réduit la psychanalyse à une thérapeutique à visée médicale, voire à une simple technique.

Ne vaudrait-il pas mieux appuyer au contraire sur l'antagonisme qu'il y a entre la découverte freudienne et le processus de civilisation capitaliste ?

Cet antagonisme apparaît de manière évidente ne serait-ce qu'en considérant un simple point : le dispositif même de la cure. Alors que la société actuelle prône l'immédiateté, la gestion de ses objectifs pour chaque individu, des résultats dans toute action entreprise, le dispositif de la cure contrevient à ces éléments : l'analyse demande du temps, un rythme, (plusieurs fois par semaine, il faut se rendre au lieu où se tient l'analyste), il y faut du corps et de la voix in situ, (pas de messagerie, de skype), etc.

Il y est question d'une demande, dont on ne sait rien d'autre au départ que le fait qu'elle cherche une adresse. Elle requière un temps indéterminé, un engagement sans but préétabli, sans objectif défini.

La question aujourd'hui n'est plus tant celle de défendre la psychanalyse contre des détracteurs que celle de créer la collectivité nécessaire pour qu'elle existe en dehors des ordres qui se mettent en place pour la normer, lui faisant ainsi perdre ainsi toute consistance.

Reprenons donc le train avec Freud, -pas un TGV, (train à très grande vitesse), mais un train qui promeut la psychanalyse comme un art du voyage :

« Dites donc tout ce qui vous passe par l'esprit. Conduisez vous à la manière d'un voyageur, assis côté fenêtre dans un wagon de chemin de fer, qui décrit à quelqu'un d'installé à l'intérieur le paysage se modifiant sous ses yeux. »⁸

Reprenons donc ce train pour un lent voyage qui redonne liberté à la parole, à la langue, à la culture de chacun, qui dénoue les déterminations et les ordres dans lesquels chacun est entravé.

Michèle Skierkowski – août 2019

⁸ S Freud ; *Sur l'engagement du traitement* ; in « La technique Psychanalytique » ; PUF ; 1913 ; page 106.